

PRÉFACE

« ... sur le Vieux Continent, plus de 770 espèces animales sont en moyenne découvertes chaque année. Autre surprise : les taxonomistes bénévoles contribuent pour plus de 60 % à cet accroissement des connaissances. »

CATHERINE VINCENT¹

Le soutien puis la publication d'une thèse consacrée à la science-fiction sont une bonne nouvelle pour l'institution universitaire et pour l'espèce littéraire concernée. En effet, la chose est rare.

Depuis 1945, on en dénombre une quinzaine dont au moins une au Québec. J'en ai lu à peu près la moitié et j'en ai suivi l'élaboration, parfois à la demande des directeurs de thèse, ou encore à celle des thésards, de deux ou trois. Afin de ne froisser aucun vivant, je n'en citerai que deux, historiques à bien des égards et malheureusement introuvables sauf en bibliothèque, et même là, du moins en attendant leur numérisation. J'ai les deux livres sous les yeux. D'abord *La Littérature française d'imagination scientifique*, de Jean-Jacques Bridenne, publiée chez Gustave Arthur Dassonville et achevée d'imprimer le 15 novembre 1950, qui malgré sa relative brièveté (296 petites pages) a le mérite de baliser le sujet en se permettant nombre d'excursions. Ensuite l'exceptionnel *L'Utopie et les utopies*, de Raymond Ruyer qui introduit largement à la science-fiction en établissant la continuité entre l'utopie et la science-fiction qui a fini par l'absorber. Curieusement, cet essai a paru à peu près en même temps que le précédent, au troisième trimestre 1950, aux Presses universitaires de France dans la Bibliothèque de philosophie contemporaine fondée par Félix Alcan. Il ne s'agit donc probablement pas d'une thèse de Lettres à strictement parler. Après, rien. Du moins pendant longtemps.

Cet effectif d'une quinzaine de thèses ne me semble pas considérable, même si on en a perdu de vue quelques-unes, eu égard à celui des thèses soutenues en Lettres, et il ne correspond certainement pas à l'intérêt du domaine (que l'on peut certes discuter) et encore moins à son audience dans le public. En termes plus directs, l'Institution se désintéresse, sauf exemples remarquables et qu'il convient de féliciter, d'une bonne partie de ce qui est effectivement écrit, publié et lu, dans le domaine de la fiction littéraire. Le raisonnement peut

1 *Le Monde* daté du samedi 16 juin 2012, page 6.

certainement être étendu à d'autres espèces littéraires également qualifiées avec ironie de « mauvais genres », par exemple sur France Culture. Malgré tout, cinq de ces thèses ont été soutenues depuis l'an 2000, ce que l'on peut considérer comme une accélération. Il faudrait y ajouter quelques ouvrages d'universitaires qui n'ont pas pris la forme de thèses de doctorat alors qu'à mon sentiment ils auraient pu y prétendre.

La plupart des nombreux ouvrages consacrés à la science-fiction, et il en est de fort sérieux, sont donc le fait d'auteurs qui ne doivent rien à l'institution universitaire.

8 Pourquoi ce désintéret ? Les plus francs des patrons de thèses m'ont répondu parfois : parce que je n'y connais rien, en me demandant précisément si je ne pouvais pas assister un peu ceux de leurs étudiants qui avaient tellement insisté pour traiter un sujet qui leur tenait à cœur qu'ils avaient fini par emporter l'acceptation de maîtres tolérants. Je les ai alors reçus, je leur ai donné des indications bibliographiques et j'ai généralement lu leurs thèses à différents stades d'élaboration.

La réponse de ces patrons de thèse est honnête, mais elle pose problème. Si l'on ne fait de recherches que sur des sujets qu'on connaît déjà, peut-être pas tout à fait, mais qui ont déjà été longuement explorés, on ne risque pas de découvrir grand-chose. Cette attitude me fait invinciblement penser, et l'on me pardonnera mon irrévérence, à la figure ressassée de l'homme qui cherche ses clés sous la lumière d'un réverbère parce qu'il y voit plus clair. Je me souviendrai toujours avec émotion d'une collaboratrice du Centre national du livre qui me demanda un jour si elle pouvait me voir pour m'interroger sur la pertinence, à mon avis, de son sujet de thèse. Je pensais évidemment qu'elle souhaitait traiter d'un domaine que je connais un peu, comme la science-fiction. Mais elle m'annonça, lorsque je la reçus, qu'elle pensait étudier, sur la suggestion de son directeur de thèse, Stendhal. Ayant évité de peu la crise cardiaque, je lui fis remarquer que c'était un excellent choix, mais que je craignais pour elle qu'il ne reste pas grand-chose à ronger sur cet os, et que de toute façon, j'étais radicalement incompetent sauf peut-être sur les aspects économiques et financiers de *Lucien Leuwen* en chaussant une autre de mes casquettes.

Je suppose, et en tout cas j'espère, qu'elle a obtenu son doctorat sur Stendhal.

Il se trouve que je connais aussi des chercheurs dans d'autres domaines, par exemple la physique, la biologie et la médecine. Certes, ils n'expédient pas leurs doctorants sur des terres totalement inconnues. Mais le conseil prend souvent l'allure suivante : dans tel secteur, il y a une question sur laquelle on ne sait pas grand-chose, voire presque rien, et qui est agaçante. Ça vaudrait la peine d'aller creuser un peu. Commencez par étudier la bibliographie et revenez me voir ; vous trouverez peut-être une piste. De même, les linguistes adorent

travailler sur une langue dont ils ne savaient rien et dont il ne reste que quelques locuteurs. Et les ethnologues sur des populations perdues, difficiles d'accès (ce qui conduit à y envoyer de jeunes thésards), et qui, idéalement, n'ont jamais rencontré l'homme blanc.

Outre leur incompetence, compréhensible et excusable (on ne peut pas avoir tout lu), les patrons de thèses se réfugient parfois derrière l'inadéquation de telle espèce littéraire peu connue aux provinces bien définies des domaines universitaires. La science-fiction a une histoire de deux ou trois siècles dont on peut difficilement ne pas tenir compte ; pis encore, elle transcende les frontières ; il est difficile de comprendre quelque chose à la meilleure production française récente sans faire appel aux influences étrangères, anglaises et américaines surtout. Alors faut-il renvoyer la balle dans le camp des historiens, dans celui de la littérature comparée, voire parfois de la sociologie ?

Un autre argument qu'on m'a servi est celui-ci. Le domaine de la science-fiction est si vaste que personne ne peut prétendre le dominer et qu'on risque de s'y perdre. Effectivement son étendue donne le frisson. Sur la fin des années soixante-dix, après la préparation de la *Grande Anthologie de la Science-fiction*, ses éditeurs, dont je fus, avaient estimé l'ordre de grandeur du nombre de textes, nouvelles et romans, de science-fiction dans le monde, à 100 000, depuis les origines. Je parle bien d'un ordre de grandeur : ce n'étaient ni 10 000 ni un million. Mon estimation actuelle, en 2012, tournerait volontiers autour de 250 000, dont, par hypothèse, entre 10 et 20 % pour la production strictement française ou francophone. Personne n'a lu tout ça. Pierre Versins était probablement le dernier homme sur Terre à avoir lu ou du moins consulté toute la production francophone. Ces ordres de grandeur n'ont rien à voir avec les quelques centaines ou quelques milliers d'auteurs considérés comme « classiques » dans la littérature française et dont il est rassurant de penser qu'on peut à peu près dominer le corpus. Mais là encore, le problème est bien connu d'autres disciplines : les naturalistes de tout poil admettent ne connaître au mieux que 10 % des espèces de notre globe ; les virologistes ont recensé quelques milliers ou dizaines de milliers de variétés de virus alors qu'il en existe peut-être des milliards. Cela n'empêche ni les uns ni les autres d'étudier et de découvrir. Si l'on ne peut avoir tout lu dans notre domaine, sans même évoquer les autres « mauvais genres », on peut néanmoins s'en faire une idée d'ensemble et éventuellement le découper en spécialités.

Un prétexte de rejet, plus difficilement assumé, consiste à tenir la science-fiction ou tout autre « mauvais genre » comme extérieur à la littérature, intrinsèquement médiocre, donc impropre à retenir l'attention et les efforts d'un thésard pour cause d'indignité. C'est celui qui me fait le plus sursauter. La science-fiction réunit certes des œuvres d'intérêt très variable. Mais l'ensemble

de ces œuvres constitue un objet d'étude en tant que tel, qui peut précisément permettre de définir des catégories et critères applicables à d'autres domaines. Un biologiste ne récusera pas l'étude d'une population microbienne parce que c'est petit et que c'est sale : des travaux très importants avec des retombées sur la médecine sont conduits actuellement sur les biomes, c'est-à-dire les populations microbiennes que véhicule notre corps et dont le nombre de cellules excède largement celui des nôtres ; la plupart de ces habitants, bienfaisants, neutres ou hostiles, habitent notre tube digestif et se retrouvent donc dans les fèces. En chimie, une « matière molle » est en général franchement dégoûtante ; ça n'a pas empêché leur étude de conduire à quelques prix Nobel. Un sociologue digne de ce nom ne se souciera pas de la dignité de la population qu'il étudie, par exemple les SDF. Inutile de multiplier les exemples. Une œuvre de science-fiction, comme du reste de pornographie ou relevant du roman policier ou d'épouvante, est d'abord un fait littéraire ou, si l'on hésite pour des raisons épistémologiques à parler de fait, du moins un objet littéraire. Je passerai sur les tentatives assez dérisoires pour qualifier ces objets quelque peu obscènes de « paralittérature », pour leur donner un semblant de dignité, en posant de la sorte quelque part une indéfinissable frontière.

Si les directeurs de thèses ne peuvent prétendre connaître de tels domaines, ils ne devraient pas, selon moi, en détourner leurs étudiants qui s'y intéressent et disposent souvent d'une réelle compétence, mais ils pourraient contrôler le strict respect des règles méthodologiques de leur discipline, définir des protocoles d'approche, et s'appuyer sur la compétence souvent impressionnante d'amateurs et d'érudits qui n'appartiennent pas, le plus souvent, au règne universitaire. Ils pourraient en particulier les utiliser comme des référents, susceptibles de lire les thèses et de donner des avis justifiés. Versins n'était pas un universitaire et son approche n'avait rien de méthodique, mais son *Encyclopédie* demeure un instrument sans pareil. Sa collection, dont il souhaitait qu'elle vienne en France, est malheureusement demeurée en Suisse, à Yverdon, dans la Maison d'Ailleurs, en raison de l'impéritie de l'administration et du peu d'intérêt des milieux universitaires. On vient la consulter du monde entier. Les Quarante-deux ont réuni un fonds documentaire à peu près exhaustif sur tout ce qui a paru en France après 1945. Pour la période antérieure et en particulier pour le dix-neuvième siècle, des érudits amateurs au sens le plus noble du terme, comme Joseph Altairac et quelques autres ont à peu près tout lu. Les uns et les autres ne sont pas avares de leurs conseils. Dans ce domaine et bien d'autres, une association comme celle des Amis du Roman populaire et une revue comme *Le Rocambole* font un travail exceptionnel en l'absence de toute consécration universitaire. Cela se fait à l'étranger, notamment pour ce qui est du Canada et des États-Unis, à travers la revue *Science-fiction Studies*,

et plus généralement les *cultural studies* travaillées (avec des bonheurs divers) dans nombre d'universités.

À mon sentiment, l'étrange pudeur des études littéraires françaises procède de deux injonctions anciennes qui se perpétuent à l'insu même, semble-t-il, de nombreux enseignants.

Elles remontent pour l'essentiel à Richelieu et ont été scrupuleusement adoptées par les administrations successives.

Le premier souci, le plus respectable, tient à la définition d'un corpus d'œuvres qu'on peut présenter comme modèles d'expression aux collégiens, lycéens et étudiants. Ce sont les « classiques », c'est-à-dire ce que l'on est supposé enseigner dans les classes. Mais cela ne relève pas de la recherche que l'on attend des doctorants. On ne leur demande du reste pas d'écrire les manuels.

Le second, ouvertement politique et idéologique, relayé sous une forme ou une autre par tous les régimes ultérieurs tient dans le collège d'affirmations, un Roi, un Royaume, une Religion, une Langue (régentée par l'Académie qui dans sa précipitation multiplie les bourdes qui font le désespoir des élèves et les délices des intégristes de la dictée), une Littérature. En dehors de cette Littérature, point de salut. Cette littérature indéfinissable se protège d'un *limen* qui la sépare des barbaries culturelles extérieures et assure son unité au nom de principes tout aussi insaisissables. Il met fin au joyeux désordre qui prévalait dans la littérature *française* antérieure et stigmatise par avance l'explosion des espèces littéraires qui se produira néanmoins. Ce *limen* n'est pas, peu ou prou, propre à notre pays. On n'aurait pas de mal à le retrouver un peu partout, très atténué en Grande-Bretagne et peut-être en Italie, bizarrement configuré aux États-Unis où la science-fiction n'a pas très bonne réputation. Mais ici il structure depuis des siècles la critique savante, la critique des quotidiens et périodiques sérieux, l'admission à la télévision ou à la radio, à de très rares exceptions près comme celle déjà signalée de l'émission sur les « mauvais genres » dont le titre est déjà tout un programme.

Bien entendu, ce *limen*, comme celui de l'Empire Romain, est mouvant. Des écrivains jadis célébrés sombrent peu à peu dans les pénombres de l'oubli. D'autres sont admis, au compte-goutte. Des parvenus récents se font introduire comme au sein de n'importe quelle Cour. Mais il marque néanmoins une différence subtile, une distinction comme aurait dit Pierre Bourdieu. Or cette distinction entrave tout projet un peu scientifique.

La littérature n'est pas, et n'a probablement jamais été, une. Elle a éclaté depuis longtemps en une multitude de genres et d'espèces littéraires dont les produits sont de qualité fort inégale non seulement selon les auteurs mais aussi selon leurs conditions de production. Et tenir compte de cette variété me semble indispensable.

En effet, les écrivains les plus authentiquement classiques baignent dans un milieu dont ils ne peuvent pas être arbitrairement extraits. À consulter les manuels, à lire les écrits savants, les revues littéraires scientifiques et celles des thèses canoniques qu'il m'est arrivé de rencontrer, on a l'impression un peu inquiétante qu'à chaque siècle la Littérature est produite par un club d'écrivains peu nombreux qui se connaissent, se fréquentent, se haïssent ou s'admirent, mais qui ne se lisent qu'entre eux. Or c'est une banalité que de considérer que tout auteur, à toute époque, est plongé dans un continuum de l'écrit qui exerce sur lui une influence considérable. L'isoler de ce continuum, c'est le tuer. Victor Hugo, le plus grand romancier populaire du dix-neuvième siècle lit Paul Féval, Eugène Sue, sûrement Dumas, peut-être bien Ponson du Terrail, Jules Verne, et combien d'autres romanciers, nouvellistes et poètes complètement oubliés (souvent à juste titre), et ceux-là le lisent aussi et s'en nourrissent. Le travail du chercheur me semble donc devoir être non seulement de réexaminer les exilés du *limen*, mais de scruter les provinces négligées ou oubliées de ce qui fait bien, au total, la littérature. À défaut, j'aurais un peu l'impression de géographes ou de géologues qui ne s'intéresseraient qu'aux sommets de plus de cinq mille mètres et négligeraient plaines et vallées situées plus bas.

Qu'on me comprenne bien. Je ne suis en aucun domaine relativiste et je ne prétends nullement que tout se vaut, bien au contraire. Mais je tiens à rappeler que la littérature est vivante et que comme pour le vivant biologique les relations innombrables qui s'entretiennent entre tous ses constituants ne sauraient être négligées pour tenter de la comprendre voire de la théoriser. Tâche presque infinie, certes, mais c'est cela qu'on peut nommer science.

Il arrive du reste qu'ainsi un squelette soit exhumé. Je pense par exemple à Louis-Sébastien Mercier² (1740-1814) qui a un peu sa place ici puisqu'il fut probablement le premier auteur d'une anticipation datée. Il suffit de consulter sa bibliographie secondaire pour constater qu'elle est toute récente, postérieure à 1970, et qu'elle doit peut-être quelque chose à l'intérêt pour les utopies après 1968 et à l'anticipation précitée, ensuite rééditée. Je le tiens pour ma part pour un des plus importants écrivains de son siècle – je n'ai pas dit des meilleurs –, ce qui ne l'a pas empêché d'être négligé par l'Institution pendant près de deux cent cinquante ans. Il n'eut pas la chance de son ami et rival Rétif qui dut à sa

2 Je l'ai découvert pour ma part dans un 10/18, paru dans les années soixante-dix, à travers une anthologie de ses textes présentée avec beaucoup de timidité par une universitaire que je remercie ici. Ne parvenant pas à retrouver les références de l'ouvrage, j'ai d'abord pensé à Annie Cloutier, qui a en fait soutenu récemment une thèse sur Mercier à l'université Laval. Non, au terme d'une longue recherche, il s'agit de Geneviève Bollème, par ailleurs spécialiste de la Bibliothèque bleue (hors *limen*) et de Flaubert (dans le *limen s'il en est*) et de son édition du *Dictionnaire d'un polygraphe*, Paris, Union générale d'éditions, coll. « 10/18 », 1978. Mais j'ai scrupule à écarter la référence précédente.

réputation sulfureuse une attention à peu près constante. Je ne multiplierai pas de tels cas, mais a-t-on assez étudié Tiphaigne de la Roche et son environnement ?

Pour me résumer et au risque de me répéter, je soutiens que la recherche en littérature doit faire fi du *limen* et explorer sans relâche dans les publications d'hier et tout autant d'aujourd'hui ce que l'on ne sait trop quelle pudeur conduit à négliger. Sans doute y découvrira-t-elle non seulement des perles mais des idées et théories nouvelles.

On me reprochera non sans raison d'étaler ces représentations dans la préface d'une thèse qui précisément a contourné ou renversé tous ces obstacles³. Mais où les faire mieux valoir aux yeux innombrables de l'Institution qu'en avant-propos d'un travail élaboré en son sein et qu'ils scruteront. Au contraire, cette première partie critique de ma préface est destinée à mieux faire ressortir la thèse qui la suit, et à célébrer son directeur de thèse, M. Michel Murat et son auteur, Simon Bréan.

Mais quels enseignements précisément nous apporte cette thèse dont le sujet est sans aucune retenue la littérature de science-fiction ?

D'abord, Simon Bréan introduit à la possibilité d'une histoire véritablement systématique de la science-fiction française et de son paradigme dominant dans une perspective à la fois qualitative et évolutive, et sans aucune exclusive, forcément arbitraire, quant à ses niveaux d'écriture et de sophistication. L'objet est là, et il faut le prendre dans sa globalité.

Le seul point où je me trouve en léger désaccord avec lui, c'est lorsqu'il insiste sur la rupture et presque le point de départ qu'auraient marqué au début des années cinquante l'introduction du terme de science-fiction (sans trait d'union en anglais) et la traduction d'œuvres anglaises et américaines. Si, après les cinq années de guerre et d'occupation, il s'est bien agi d'une redécouverte, les auteurs français qui ont illustré les revues et collections naissantes, *Fiction*⁴, *Galaxie*, *Présence du Futur*, *Le Rayon fantastique*, *Métal*, et toutes les autres, ainsi Jacques Sternberg, Philippe Curval, Pierre Versins, Nathalie Henneberg, et bien d'autres dont je fus, et par exemple pour la collection *Anticipation du Fleuve noir*, Richard Bessière, connaissaient la tradition française ancienne et pratiquement continue du roman scientifique, du merveilleux scientifique, de l'anticipation, terme longtemps dominant même si elle s'exerçait la plupart du temps dans

3 On pourra me reprocher aussi l'injustice que je commets à l'endroit d'universitaires que je lis et que je respecte comme Annie Le Brun, Daniel Fondanèche, Daniel Compère, Roger Bozzetto, d'associations comme le Cerli ou certains colloques de Cerisy et autres lieux qui ont beaucoup fait pour explorer certains confins de la littérature.

4 Dès sa création en octobre 1953, *Fiction*, sous la direction de Maurice Renault, prit soin d'affirmer la continuité avec l'avant-guerre en rééditant des textes de Maurice Renard, de Jean de la Hire et de quelques autres dans le domaine de la science-fiction, puis en introduisant très vite des inédits venant de Jacques Sternberg, Philippe Curval, et d'autres dont... Gérard Klein.

le présent. Ils avaient lu, outre les grands Anglais Wells et Conan Doyle, Jules Verne, Boussenard, André Laurie, J. H. Rosny Aîné, Maurice Renard, Jacques Spitz et des dizaines d'autres, certes de plus ou moins bonne tenue. Même pendant la guerre la tradition ne s'interrompt pas puisque les romans de René Barjavel, *Le Voyageur imprudent* et *Ravage*, furent d'immenses succès. Dans l'immédiat après-guerre, avant même le déferlement tout relatif de la science-fiction importée, les titres ne manquèrent pas, ainsi à titre d'exemple sous la plume de B. R. Bruss (1895-1980), *Et la planète sauta* (1946) et *Apparition des surhommes* (1953), qui devint ensuite un auteur prolifique au Fleuve noir. La guerre avait suspendu quelque chose qui aurait pu s'actualiser avec la collection *Hypermondes* (1939) de Régis Messac (1893-1945) où déjà, il projetait de faire s'entretenir les champs français et anglo-saxons qu'il connaissait bien. Sa disparition en déportation *Nacht und Nebel*, l'empêcha de renouer ces fils. Pierre Versins et Jacques Van Herp ont bien souvent insisté, à juste titre, sur cette continuité qui s'étale sur plus de deux siècles.

Mais Simon Bréan ne manque pas de signaler ces courants et productions bien antérieurs à l'époque qu'il a pris pour objet d'étude, au contraire de certains de ces contemporains qui, faute d'avoir vécu cette époque de transition, ont parfois tendance à croire à des commencements absolus à l'occasion de leurs propres découvertes.

Et il faut bien commencer quelque part.

Cette histoire de l'après-guerre, Simon Bréan la centre sur la science-fiction elle-même, ses collections, ses revues, et ses hors-collections, sans se sentir obligé de faire appel à des références extérieures au domaine français, ce qui peut se discuter mais marque l'originalité de ce domaine, ou plutôt sa *propriété* par rapport aux influences étrangères dont l'espèce littéraire s'est certes par ailleurs souvent nourrie. Il n'éprouve pas non plus le besoin de hiérarchiser qualitativement les textes et de procéder à des exclusions arbitraires, tant il est conscient qu'ils interagissent entre eux, constituant un continuum.

Samuel Delany, écrivain américain qui a beaucoup fait pour introduire l'étude de la *science fiction* dans les universités américaines, disait qu'il fallait l'apprendre comme on apprend une langue étrangère. C'est bien là une des ambitions de Simon Bréan, fournir au lecteur débutant – et il y en a sans doute quelques-uns dans l'université française, côté littéraire s'entend car côté scientifique, c'est désormais à peu près inutile – les clés d'accès à ce domaine.

Simon Bréan retient et développe le concept de macro-texte, particulièrement bien adapté à la littérature de science-fiction. Contrairement en effet aux auteurs de littérature dite générale qui, s'ils se lisent sans doute entre eux, affectent dans la plupart des cas une originalité sans faille, ceux de science-fiction connaissent et enrichissent le corpus antérieur. Ils se savent partager un univers ou plutôt

un multivers. Ce en quoi leur démarche ressemble un peu à celle des domaines proprement scientifiques où l'originalité se définit par rapport à l'ensemble des publications antérieures, nécessairement connues. Le multivers de la science-fiction procède, en général par agrégation et par extension. C'est pourquoi le concept de macro-texte lui est mieux adapté que celui d'intertextualité généralement adopté jusque-là. En cela, Simon Bréan s'inscrit dans la tradition des pionniers, tels mes amis Darko Suvin et Marc Angenot, de l'université McGill à Montréal, ou de leurs continuateurs comme Richard Saint-Gelais, Irène Langlet, Anne Besson et quelques autres universitaires français.

Au total donc, ce livre peut être une merveilleuse introduction à la science-fiction, française pour commencer, à l'usage de tout profane voire de tout réfractaire par ignorance.

Ce livre pourrait être la première pierre d'un travail collectif sur la science-fiction française, dont le programme mûrit dans mon esprit depuis plus d'un demi-siècle de fréquentation de cette espèce littéraire.

Il se trouve que nous avons là, sur environ deux siècles, une littérature *in statu nascendi* ou presque, dont nous pouvons observer l'évolution, les développements et les ramifications, ce qui est rarement le cas. De plus, cette littérature est fortement structurée du point de vue de ses thèmes. Il s'agirait de procéder à un repérage systématique, pour rendre accessible et compréhensible le continuum de la science-fiction, dans son mouvement et sa diversité.

Une première phase consisterait à établir une bibliographie chronologique des œuvres de science-fiction françaises depuis l'invention de l'anticipation, soit à peu près depuis la fin du dix-septième siècle ou le début du dix-huitième. Il est inutile de s'interroger vainement sur une définition compréhensive de l'espèce littéraire, les amateurs sachant très bien ce qu'ils désignent par là. Par exemple, j'inclurai sans hésiter Tiphaigne de la Roche, déjà cité, et Voltaire pour son *Micromégas*. S'il se pose des problèmes de limites, on les résoudra empiriquement sans débat métaphysique. Ce sont souvent du reste ces questions de frontières qui introduisent des idées nouvelles. On en rencontrera une à propos d'Albert Robida. Écrivain assez médiocre mais illustrateur hors pair, il occupe une place essentielle dans l'anticipation à la française⁵.

Une telle tâche peut sembler cyclopéenne, mais elle est en fait déjà largement réalisée pour le dix-huitième et le dix-neuvième siècle, voire pour la première moitié du vingtième, dans le Versins pour commencer, et dans le cadre d'une entreprise bibliographique en cours, menée par des amateurs et des érudits,

5 Il est quelque peu scandaleux qu'un Français ne puisse prendre aujourd'hui connaissance de son œuvre d'anticipation qu'à travers des éditions publiées par des universités américaines.

comme Joseph Altairac et Guy Costes. Il s'agirait surtout de la systématiser et de constituer un fichier général.

Pour l'après 1945, le groupe Quarante-deux a constitué une bibliothèque et une documentation pratiquement exhaustives⁶. Leurs collections sont consultables sur rendez-vous et de très nombreux textes, articles, préfaces, entretiens sont accessibles sur leur site Internet.

Une deuxième étape, qui pourrait être menée avec la première, consisterait à repérer la naissance et le développement des thèmes, voyages extraordinaires, interplanétaires, voire intersidéraux, voyages dans le temps, espèces précédant l'humanité ou lui succédant, automates, robots et autres ordinateurs intelligents, civilisations extraterrestres, etc. Le but serait d'établir une généalogie des thématiques. La difficulté principale viendrait de la superposition dans certaines œuvres, surtout tardives, de plusieurs thèmes. Il a été tenté dans le passé d'établir une nomenclature abrégée sur le modèle de la systématique qui fait le bonheur ou le malheur des bibliothécaires.

16

Le corpus ainsi défini pourrait ensuite être confronté à l'histoire des idées, tout spécialement scientifiques, mais aussi à l'histoire sociale. Voilà qui introduirait dans les études littéraires une dimension interdisciplinaire qui semble souvent leur faire aujourd'hui défaut. De ces confrontations à partir d'une espèce littéraire bien identifiée pourraient surgir des idées et des méthodes applicables à d'autres champs.

Il conviendrait aussi de réunir dans un recueil les nombreux articles préfaces et essais théoriques qui, depuis au moins *Le Roman de l'avenir* de Félix Bodin (1834) jusqu'aux travaux de Régis Messac en passant par les textes de Camille Flammarion et surtout par ceux de Maurice Renard (et il en reste beaucoup à découvrir), explorent et théorisent le domaine sous différents noms, roman scientifique, merveilleux scientifique, anticipation, etc., avant la petite flambée d'essais publiés dans les revues littéraires, *Les Temps modernes*, *Les Cahiers du Sud*, *Esprit*, *Critique*, *Les Lettres nouvelles*, au début des années cinquante qui introduisent (après le moins huppé *France-Dimanche*) le nouveau nom qui lui est donné, la science-fiction. Enthousiasme éphémère suscité par une poignée d'intellectuels, qui retomba aussitôt. Ne s'agissait-il pas d'un terme et d'une littérature importée des États-Unis et donc suspecte d'infantilisme et d'impérialisme ? *La Pensée*, organe des intellectuels staliniens, lui consacra quelques sermons et condamnations sans équivoque. On a lors, semble-t-il, oublié une longue tradition européenne et en particulier française à laquelle

6 *Quarante-deux, quelques pages sur la science-fiction* [en ligne], <<http://www.quarante-deux.org>> (consulté le 1^{er} juillet 2012).

pourtant les Américains et en particulier le créateur du terme *science fiction*, Hugo Gernsback, avaient souvent rendu hommage.

Je suis tout à fait conscient du caractère ambitieux et peut-être utopique d'une démarche comme celle que je suggère. Quelqu'un (peut-être Irène Langlet) m'a déjà fait remarquer qu'il y faudrait la création d'un Institut, rien de moins. Cependant une bonne partie du travail a déjà été ébauchée, voire effectuée, hors l'Établissement universitaire, par des amateurs, connaisseurs, érudits. Il faudrait aller puiser dans cette mine. C'est ce qu'a permis de faire, depuis une bonne trentaine d'années, en Amérique du Nord, la revue trimestrielle *Science Fiction Studies*. La création annoncée de son équivalent numérique en France, *ReS Futurae*, permettrait peut-être de fédérer les travaux des uns et des autres pourvu qu'ils répondent aux critères requis. Peut-être une association, moins ambitieuse et plus souple qu'un Institut dédié, y suffirait-elle pourvu que les statuts, les compétences et les apports des universitaires et des « laïcs » y soient également respectés.

De telles recherches permettraient de répondre à des questions qui demeurent pendantes : ainsi pourquoi la littérature de science-fiction n'est-elle apparue et n'a-t-elle connu un développement significatif et constant que dans trois pays, la Grande-Bretagne, la France et les États-Unis, alors qu'elle était à très peu près ignorée dans d'autres nations industrialisées à la même époque comme l'Allemagne ou l'Italie ? Pourquoi la science-fiction française sur plus de deux siècles a-t-elle été majoritairement pessimiste et s'est-elle montrée à la fois fascinée et inquiétée par le progrès technique ? Pourquoi enfin, n'a-t-elle pour ainsi dire jamais obtenu droit de cité parmi les formes littéraires respectables et perdu son statut de « mauvais genre » malgré bien des œuvres exceptionnelles ? La science et la technique d'une part, l'attention portée à l'avenir d'autre part, feraient-elles peur ? Enfin, la critique savante et populaire devrait-elle se doter de critères propres à la science-fiction, à ses singularités, à ses rapports aux sciences et aux techniques et le plus souvent à des avenir espérés ou redoutés, aspects que l'on ne retrouve guère dans la littérature dite générale ?

Certains des instruments ainsi constitués pourraient sans doute être appliqués à d'autres espèces littéraires, comme c'est d'ailleurs l'ambition de Simon Bréan, dont l'ouvrage fournit déjà quelques éléments de réponse.

Au moment où la numérisation des textes permet un accès de plus en plus aisé à des œuvres qui demeuraient jusqu'à il y a peu réservées à quelques fervents de rares bibliothèques, une telle collaboration s'annonce de plus en plus nécessaire pour en étudier le grand nombre. Ainsi, c'est un critique britannique, Brian Stableford⁷

7 « The French Origin of the Science Fiction genre », *The New York Review of Science Fiction*, 25 février 2012.

qui a découvert, grâce à Gallica, dans des périodiques de la fin du dix-neuvième siècle, *La Science française* et *La Science illustrée*, puis dans le *Mercure de France*, des *romans scientifiques* qui avaient jusque-là échappé aux plus attentifs des chercheurs. Ces textes établissent une continuité dans l'espèce littéraire jusque-là passée inaperçue. Ils correspondent assez exactement mais avec un temps d'avance aux contenus des *pulps* américains apparus au vingtième siècle et qui se spécialisèrent à partir de 1926 avec la création d'*Amazing Stories* par Hugo Gernsback et son invention en 1929 du terme de *science fiction*. Il y a sans doute encore bien d'autres découvertes à faire et une Histoire complète à écrire dont la thèse qu'on va lire représente un important chapitre.

J'ose espérer qu'elle produira un enseignement.

Gérard Klein

2 juillet 2012